

Si ce n'est maintenant...

Benjamin court à travers le petit parc, les yeux rivés par terre, les deux poings cramponnés aux bretelles de son sac à dos, il ne voit rien, rien que ce visage plein de réprobation lors de la remise de la dictée. Ah, il a bien vu sa façon de lever les yeux au ciel en signe d'impuissance... Le dépit lui donne des ailes, il accélère encore et puis...c'est la collision. Il essaye de s'agripper à la chose qu'il vient de percuter, se sent empoigné à son tour, avant l'impact sur le pavé. L'obstacle est couronné d'une crinière blanche et en-dessous, deux yeux vifs, d'un bleu limpide, sont en train de virer de la surprise au courroux.

« Alors, jeune homme, remuez-vous et aidez-moi à rassembler les morceaux de mon coffre à os », ordonne une voix ferme dans laquelle on distingue un léger chevrottement. « Puis, vous aurez l'amabilité de m'accompagner à la maison, car le craquement que nous venons d'entendre, avec un peu de chance ce n'est que ma bonne vieille canne ».

Benjamin s'exécute en bredouillant mille excuses à peine audibles, tellement la confusion lui serre la gorge. La victime de son imprudence est un homme âgé au gabarit plutôt frêle qui contraste étrangement avec sa voix. Le vieil homme s'accroche au bras de Benjamin et, à petits pas prudents, dirige le garçon vers la maison de retraite toute proche. Dans la chambre, il invite Benjamin à s'asseoir en disant : « Vous prendrez bien une tasse de thé avec moi. Je pense que nous en avons tous deux grandement besoin pour nous remettre de nos émotions.

Une employée vient justement d'apporter un thermos avec de l'eau chaude et pendant que son hôte s'affaire à préparer deux tasses qui exhalent bientôt un parfum de fleurs d'oranger, les yeux de Benjamin parcourent discrètement la pièce.

« Il est temps que nous fassions connaissance, je m'appelle Parmandil Sammire et quel est votre nom, jeune homme ? » Tout en se laissant glisser avec précaution dans son fauteuil, M. Sammire continue : « En plus de votre nom, vous pourriez peut-être me confier la raison de votre exploit sportif. Vous courriez comme si vous aviez le diable à vos trousses. »

« Benjamin Jamin, mais tout le monde m'appelle juste Ben et la faute de l'accident c'est ÇA ! », soupire le garçon en pointant un doigt accusateur vers la bibliothèque qui couvre presque tout le mur gauche de la chambre. Devant l'air perplexe de M. Sammire, qui ne voit pas, mais alors pas du tout, de quoi ses précieux livres se sont rendus coupables, le léger souffle accablé se transforme en tempête. Un torrent de mots se déverse dans la pièce, dessinant défaite après défaite contre des ennemis surnois qui se cachent là, à

l'intérieur de ces jolies couvertures. Des ennemis dont les habits sonores sont des plus fantaisistes. En fin de compte, leur seule raison d'être, c'est de gâcher votre existence.

M. Sammíre, médusé, reste un moment silencieux pendant que son regard clair jauge attentivement son vis-à-vis. Un peu plus d'amour pour ses ennemis permettrait sûrement de gagner du terrain, songe M. Sammíre en bon stratège avant de s'adresser résolument à Ben.

« Je comprends, il y a effectivement de quoi perdre votre sang-froid. Je compatis sincèrement à votre malheur, mais maintenant, parlons affaire ». M. Sammíre voit Benjamin se figer, mais poursuit comme s'il n'avait rien vu. « Vous savez bien, jeune homme, « tort » et « réparation » forment un couple inséparable. Mais ne vous inquiétez pas, il n'est pas question d'espèces sonnantes et trébuchantes. Il y a eu assez de trébuchements aujourd'hui. Je vous demande de venir prendre le thé chez moi tous les deux ou trois jours pour me faire la lecture et pour en discuter ...et ceci pendant deux mois. C'est à peu près le temps qu'il faudra aux bleus, que cette belle journée m'a procurés, pour disparaître et pour me permettre de regagner toute ma mobilité. »

Benjamin qui avait cru déceler une plaisanterie au début du discours de M. Sammíre, écarquille ses yeux et s'écrit : « Lire pendant deux mois, mais, c'est une punition, vous n'avez pas le droit. Vous n'êtes pas mon prof. N'y a-t-il pas autre chose pour me faire pardonner ? »

« Pas négociable ! » M. Sammíre, assis sur une partie très douloureuse de ce qu'il a coutume d'appeler son « coffre à os », n'est pas d'humeur à revoir ses conditions. « Vous vous arrangerez pour avoir suffisamment de temps », poursuit-il, « je n'ai pas l'habitude de bâcler mon thé de cinq heures. »

C'est ainsi que Benjamin est pris en otage. Il ne peut même pas se plaindre à la maison. Sa mère serait bien capable de saler encore la réparation. C'est donc en maugréant qu'il se rend aux « Myosotis » les premières fois. Pourtant, de visite en visite son ressentiment s'estompe, puis se change en plaisir sans qu'il s'en aperçoive. Son « geôlier » le fascine. M. Sammíre ne fait pas seulement un excellent thé, le plus souvent accompagné de quelque friandise, c'est avant tout un conteur né. Il aime parler et que ce soit de poésie ou du temps qu'il fait, tous les sujets sont prétexte pour causer...de mots, de leur origine, de leur musique. Pour M. Sammíre, ils ont des voix : soprano, baryton, basse, qu'il faut assembler de manière à créer une symphonie. A l'écouter, les mots sont des entités vivantes : ils naissent, ils voyagent et parfois ils meurent. Les anciens ennemis de Benjamin commencent à prendre vie, ils ont des histoires à raconter et découvrir leurs pérégrinations à travers les âges, M. Sammíre appelle cela « aller à la chasse en Terre Muttum ». Benjamin trouve cette expression hilare. Cela sonne comme « mouton » et il

essaie vainement d'imaginer le vieux monsieur en chasseur.

Au bout du premier mois, M. Sammïre lui fait cadeau d'un livre très particulier, constitué de carnets assemblés par une belle reliure artisanale, en lui disant : « J'espère que ce livre vous amusera un peu. Tous ces petits textes relatent mes histoires de *chasse*. » Il y a aussi de tout petits poèmes. Ils sont comme des SMS que la nature envoie aux esprits réceptifs. Mais, je vous le donne surtout pour la devise que j'ai inscrite sur la première page, j'espère qu'elle deviendra la vôtre. »

Benjamin s'est habitué à ce que M. Sammïre lui donne du « vous ». C'est certainement au nom de quelque principe d'un autre âge, pense-t-il. Comme celui du jour où questionné sur la provenance de son nom étrange, M. Sammïre avait répondu: « Quand on se connaîtra suffisamment longtemps, je vous dévoilerai le secret de mon nom. »

Sauf que « suffisamment longtemps » se traduit « éternité » s'impatiente Benjamin, en voyant les semaines passer sans en apprendre davantage.

Ses visites ne sont pas passées inaperçues à la maison. Le frère aîné de Benjamin l'interroge un soir sur son emploi de temps et Benjamin essaie de s'esquiver en répondant qu'il travaille à sa devise.

« Ta devise ! », ricane le grand, « tu ne dois même pas savoir ce que c'est, une devise. »

« Si, je le sais parfaitement bien, c'est...une formule magique », hurle Benjamin. Le grand a le don de l'exaspérer avec ses airs de « moi, je sais tout, parce que j'ai quelques années d'avance sur toi ».

« Alors, confie-moi ta formule magique, Petiot », provoque le grand.

Benjamin inspire profondément et balance triomphalement :

« Si ce n'est pas moi, si ce n'est pas lui, c'est qui ? »

Dans le silence qui suit, Benjamin a l'impression d'avoir sauté dans le vide sans parachute. L'impact ne se fait pas attendre. Le grand se tape sur les cuisses en riant aux éclats : « Minus, ça s'appelle une question, une simple question – et comme d'habitude, tu n'as pas de réponse. »

Dans la précipitation, Benjamin s'est trompé, voilà encore un accident. Ce n'est pas la bonne formule, mais tout bien réfléchi, cela l'arrange. Il n'a pas vraiment envie de la partager, non, pas encore, pas avant qu'elle n'ait déployé son effet.

L'événement que Benjamin attend désespérément se produit deux jours plus tard. Depuis un moment, l'instituteur a de quoi s'étonner. Pas que l'orthographe de Benjamin ait subi une révolution, mais ce garçon a des réponses là où on ne l'attend pas et ainsi il dit ce jour à la classe : « Prenez donc exemple sur Benjamin. »

Et Benjamin se sent pousser des ailes. Il court à toute allure, mais cette fois à tête levée. Arrivée chez M. Sammïre, il sent une ambiance différente. Le vieil homme est assis

comme d'habitude dans son fauteuil et, les yeux fermés, hume profondément les volutes de sa tasse de thé. « Bonjour, Benjamin, savez-vous que notre contrat prend fin aujourd'hui ? »

« Vous lisez la date dans la vapeur de votre thé ? », demande Benjamin en riant et avec un léger pincement au cœur, il ajoute « vous ne voulez plus me voir alors, c'est ça ? »

« La date sort en effet de cette tasse, mon jeune ami », sourit M. Sammire. « Si vous étiez un peu plus perspicace, vous auriez remarqué que je suis passé des senteurs de l'automne au plaisir de l'hiver - le thé fumé qui évoque un bon feu de bois. La fin du contrat signifie que vous êtes libre de venir ou non. Sachez que vous serez toujours le bienvenu ici en toute saison. »

Du jasmin et des fleurs d'oranger en automne, de la fumée en hiver, Benjamin note distraitement que boire du thé confine à la science chez son hôte, pendant que les pensées se bousculent dans sa tête. « Je ne vais pas permettre à M. Sammire de m'abandonner maintenant. A mon tour de le prendre en *otage* ! » En se rappelant le début de ses visites, cette idée amuse Benjamin au plus haut point. Mais pour ce faire, il faudra confesser deux mois de secrets à sa mère, deux mois, ça risque de coûter cher. Tant pis, il faut qu'elle rencontre M. Sammire et qu'elle l'invite à déjeuner de temps en temps à la maison. « Il faut soigner une équipe qui gagne. Si ce n'est pas moi, qui d'autre prendra des initiatives », songe-t-il, très satisfait de lui-même.

Au même moment, la mère de Benjamin pense justement à son fils en rangeant du linge dans sa chambre, quand son attention est attirée par un livre ouvert sur le bureau. De toute évidence, à l'origine, la première page ne portait que trois courtes phrases, car dans le titre fortement enjolivé au-dessus, elle reconnaît sans peine la main de son fils :

« Devise de Messieurs Parmandil Sammire et Benjamin Jamin, chasseurs de mots »

Pendant un instant, elle médite ce qu'elle voit, tout en marmonnant : « Monsieur, rien que cela ! Monsieur mon fils, je pense que je vous ai laissé assez de temps pour vous confier. Vous ne verrez certainement pas d'inconvénient à ce que je m'approprie votre devise. Si ce n'est pas vous, ce sera moi qui fera la lumière sur vos disparitions et ce sera maintenant, pas plus tard que ce soir, parole de Madame votre mère. »

Avant de quitter la chambre, elle jette un dernier regard pensif, mais souriant sur les phrases :

« Si je ne suis pas pour moi, qui le sera ? Si je ne suis que pour moi, qui suis-je ?

Si ce n'est maintenant, quand? »

(Maximes des Pères)